

récente époque de la littérature française, Courier et Béranger dominant la multitude des nullités ambitieuses qui les entourent. Dans les arts plastiques et du dessin, les facultés productives de Rome, toujours médiocres, dorment aujourd'hui complètement inertes. Mais les goûts littéraires et artistiques, purement passifs, sont en plein progrès; et de même que les Épigones politiques se contentent au VII<sup>e</sup> siècle de recueillir et d'utiliser l'héritage légué par leurs pères, de même ils se font assidus spectateurs au théâtre, aiment les lettres, sont connaisseurs en choses d'art, et par dessus tout collectionnent. De telles tendances ont leur avantage d'ailleurs : elles mènent aux études érudites. Dans la jurisprudence, dans la philologie grammaticale et réelle, nous constatons un effort indépendant, intelligent. Les sciences se fondent à Rome : malheureusement si leur œuvre commence dans les temps que nous venons de parcourir, à la même date aussi correspondent les premiers et pauvres débuts, les premières imitations de la poétique de serre chaude, annonçant l'avènement précoce de l'*alexandrinisme* romain. Dans toutes les productions du siècle, on admire le poli, la correction, la méthode, choses inconnues au siècle antérieur; et ce n'était point sans raison que les lettrés et les dilettantes du jour tenaient en dédain leurs grossiers prédécesseurs. Mais tout en riant et se moquant de leurs essais inachevés ou informes, il fallait bien, à ceux mêmes qui comptaient parmi les plus habiles maîtres nouveaux, se faire tout bas l'aveu que le printemps de la nation avait fini. Peut-être alors arriva-t-il à plus d'un de sentir se glisser comme un regret dans les replis silencieux de sa pensée; peut-être eût-il voulu recommencer, lui aussi, les aimables erreurs des jeunes temps!

## LIVRE CINQUIÈME

FONDATION DE LA MONARCHIE MILITAIRE



Wie er sich sieht so um und um,  
Kehrt es ihm fast den Kopf herum,  
Wie er wollt' Worte zu allem finden?  
Wie er mächt' so viel Schwall verbinden?  
Wie er mächt' immer muthig bleiben  
So fort und weiter fort zu schreiben?

GETHE.

En regardant ainsi autour de lui, la tête lui tourne presque, comme s'il voulait trouver le mot à toutes choses! Comme s'il voulait enchaîner le flot! Comme s'il voulait bravement tenir tête, écrivant toujours, et écrivant encore!

A

OTTO JAHN<sup>1</sup>

A BONN

VIEILLE ET FIDÈLE AMITIÉ

<sup>1</sup> [Othon Jahn, archéologue, philologue et critique musical, né en 1813, à Kiel, élève de l'illustre Lachmann. Il a été successivement professeur à Greifswald et à Leipzig, où il occupe la chaire d'archéologie. Ses travaux d'érudition sont nombreux et variés: je ne citerai que sa dissertation sur la *Ciste de Ficoroni* (II, p. 322) et son catalogue descriptif de la *Collection du roi Louis*, de la *Pinacothèque* de Munich. Il a donné des éditions de Perse, Juvénal, Florus, Censorinus, du *Brutus* et de l'*Orator* de Cicéron. Enfin, comme critique musical, il est surtout connu pour sa belle et savante *Biographie* de Mozart (1856).]



## CHAPITRE I

MARCUS LEPIDUS ET QUINTUS SERTORIUS

A la mort de Sylla (676), l'oligarchie restaurée dominait dans l'État romain de toute la hauteur du pouvoir absolu : mais comme la force l'avait fondée, elle avait besoin de la force pour se soutenir à l'encontre de ses nombreux adversaires, cachés et avoués. Elle n'avait point simplement en face d'elle un parti avec son but et ses couleurs tranchées, avec ses chefs reconnus : elle avait affaire à une masse composée des éléments les plus multiples, se donnant, prise ensemble, le nom de parti populaire, mais dont l'opposition contre le système constitutionnel de Sylla variait profondément, et dans ses motifs et par ses vues. On y comptait les hommes du droit positif, ignorants ou inactifs en politique, mais exécrant Sylla et son arbitraire envers la vie et la propriété des citoyens. Même du vivant du dictateur, alors que toute opposition était muette, les austères juristes avaient levé la tête : plus d'une sentence judiciaire avait refusé sanction aux lois Cornéliennes, quand celles-ci, par exemple, enlevaient la cité à diverses communautés

78 av. J.-C.

L'opposition.

Les juristes.



italiques. Ailleurs, elles avaient maintenu dans ses droits le citoyen prisonnier de guerre ou vendu comme esclave au cours de la révolution. — On comptait dans l'opposition les restes de l'ancienne minorité libérale du Sénat, celle qui jadis avait travaillé à une transaction entre le parti de la réforme et les Italiques. Pareilles étaient aujourd'hui ses tendances; elle eût voulu, par d'opportunes concessions faites aux *populaires*, adoucir les rigueurs de la constitution oligarchique Syllannienne. — Venaient ensuite les démocrates proprement dits, les radicaux aux croyances honnêtes et bornées, jouant leurs vies et leurs biens sur un mot, mot d'ordre et programme du parti; ils devaient apprendre, tout stupéfaits au lendemain de la victoire, qu'ils avaient lutté non pour une cause, mais pour une phrase creuse. Leur grand cheval de bataille était le rétablissement de la puissance tribunicienne, que Sylla n'avait point à la vérité supprimée, mais qu'il avait dépouillée de ses attributs essentiels. A ce nom du Tribunat du peuple un charme mystérieux électrisait la foule, d'autant plus puissant que l'institution, par elle-même, était désormais sans utilité pratique et saisissable: spectre vide qui dix siècles plus tard fera encore une révolution! — On y comptait enfin et surtout les classes riches et considérables, auxquelles la restauration n'avait point donné satisfaction, ou qu'elle avait blessées dans leurs intérêts politiques ou privés. C'est ainsi que se rattachaient aux opposants les populations denses et aisées de la région d'entre le Pô et les Alpes: pour elles, avoir gagné le droit latin en 665 (V, p. 224), c'était ne tenir qu'un à-compte sur le droit complet de cité: l'agitation avait là son terrain prêt. Il y avait aussi les affranchis, influents par le nombre et la richesse, et particulièrement dangereux par leur accumulation dans la capitale, et qui ne pardonnaient pas à la restauration de les avoir refoulés dans la nullité réelle de leur ancien droit de vote: il y avait les hommes de la haute finance, se tenant prudemment tranquilles, mais

L'aristocratie réformiste.

Les démocrates.

Les Transpadans.

89 av. J.-C.

Les affranchis.

Les capitalistes.

gardant leurs opiniâtres rancunes avec leur non moins opiniâtre puissance. La foule des rues était à son tour mécontente, ne voyant la liberté que dans les largesses de l'annone. Mais où la guerre couvait le plus acharnée, c'était dans les cités atteintes par les confiscations de Sylla: soit qu'il fallût aux expropriés, à ceux de Pompéi, par exemple, vivre côte à côte dans les mêmes murs et sur leurs domaines réduits, avec les colons du dictateur, voués à d'éternelles querelles; soit que comme les Arrétins et les Volaterrans, restés en possession de leur territoire, ils vissent suspendue sur leurs têtes l'épée de Damoclès des confiscations, au nom du peuple romain; soit encore que, comme en Etrurie, ils dussent errer en mendians autour de leurs anciennes demeures ou en brigands au sein des forêts. Enfin les chefs démocrates qui avaient perdu la vie au lendemain de la restauration, ceux qui erraient misérables et émigrés sur les côtes de Mauritanie, ou suivaient la cour ou l'armée de Mithridate, avaient tous laissé derrière eux leurs parents, leurs affranchis, et les ferments de la vengeance: selon les idées politiques du temps, encore dominées par les affinités exclusives de la famille, c'était un devoir d'honneur<sup>1</sup> que de travailler de tous ses efforts au rapatriement des fugitifs qui lui appartenaient; et quant aux morts, il importait de faire abolir la *note d'infamie* attachée à leur mémoire et à la personne de leurs enfants, et de faire restituer leurs biens. Les fils des proscrits, surtout, dégradés à l'état de *parias* politiques selon la loi édictée par le régent (V, p. 250), ne tenaient-ils pas de cette loi même l'excitation à la révolte contre l'ordre de choses actuel? Ajoutez à toutes ces fractions de l'armée des opposants la masse énorme des hommes ruinés. La cohue brillante ou vile, ayant à cœur les jouissances élégantes de la vie ou les basses orgies du commun peuple, les nobles personnages,

Les prolétaires de Rome.

Les expropriés.

Les proscrits et leurs adhérents.

Les gens ruinés.

<sup>1</sup> Veut-on un exemple caractéristique? Un maître célèbre de lettres, l'affranchi *Staberius Eros*, recevait *gratis* à son cours les enfants des proscrits.



à qui rien n'agréait que faire des dettes, les soudards de Sylla, qu'un mot de leur chef avait pu faire propriétaires, mais qu'il n'avait pas créés laboureurs; qui, ayant dévoré une première fois l'héritage des proscrits, avaient faim d'une seconde aubaine, tous attendaient le signal du combat contre le régime présent, quoi qu'on ait écrit là

Les ambitieux.

contre. La même nécessité poussait vers l'opposition tous les ambitieux de talent, tous les courtisans de la popularité, tous ceux à qui la cohorte close des *Optimates* refusait d'ouvrir ses rangs, ou dont elle empêchait l'ascension rapide : rejetés violemment dans la phalange, ils tentaient avec la faveur du peuple de briser les lois de l'oligarchie exclusive et la règle de l'ancienneté; tous ceux, bien plus dangereux encore, pour qui, dans leurs rêves à perte de vue, ce n'était point monter assez haut que d'être admis seulement à gouverner le monde dans les conseils d'un corps délibérant. Sylla vivait encore, que déjà la tribune des avocats, l'unique terrain qu'il eût laissé ouvert à l'opposition légale, retentissait des paroles ardentes des candidats de l'ambition, portant en main l'arme du formalisme juriste, et lançant contre la Restauration les traits acérés de leur parole. Là, se rencontrait au premier rang l'habile orateur *Marcus Tullius Cicéron* (né le 3 janvier 648), le

106 av. J.-C.

106 av. J.-C.

Prudent et audacieux tout ensemble dans son opposition contre le dictateur, il s'était fait rapidement un nom. De telles aspirations n'eussent été guère à redouter, tant que le héros ne visait pas à plus haut qu'une chaise curule, satisfait de s'y asseoir pour jusqu'à la fin de ses jours. Mais à un agitateur populaire le repos honorifique ne pouvait suffire; et dès qu'il fallait à Gaius Gracchus un successeur, il fallait aussi que le combat à mort fût livré. A cette heure, du moins, on ne prononçait aucun nom : nul n'avait révélé d'aussi vastes visées.

Puissance  
de l'opposition.

Telle était l'opposition contre laquelle avait à lutter le gouvernement oligarchique institué par Sylla. La mort du

régent avait laissé le gouvernement à lui-même plutôt que son auteur ne l'avait assurément pensé. Il avait une mission difficile; et les difficultés s'aggravaient encore par les misères sociales et politiques du temps. Comment, surtout, maintenir dans la soumission envers l'autorité civile centrale les chefs militaires des diverses provinces? Dénué qu'on était de toute force armée dans Rome, comment y venir à bout de la multitude sans nom des immigrants italiques et extra-italiques, et des bandes innombrables d'esclaves qui y vivaient libres de fait? La tâche était par trop ardue. Le Sénat était comme retranché dans une citadelle, exposée, menacée de tous les côtés : de sérieux assauts allaient être livrés, et sur l'heure! Pourtant, Sylla n'avait point omis les moyens d'une puissante et solide résistance : si la majorité, dans la nation, se montrait évidemment peu favorable, hostile même au gouvernement sorti des mains du dictateur, ce gouvernement, d'une autre part, pouvait longtemps se soutenir, ayant affaire à des masses confuses et tumultueuses, à une opposition qui ne voyait clairement ni sa voie, ni son but, et qui, restée sans tête, allait se fractionnant à l'infini. Mais pour résister, il aurait d'abord fallu le vouloir : il aurait fallu pour défendre la place une étincelle de cette énergie qui l'avait jadis édifiée : à la garnison qui ne veut pas se battre, le plus habile ingénieur donnerait en vain des fossés et des murs!

L'avenir, en fin de compte, allait dépendre des hommes que les deux camps auraient à leur tête : malheureusement des deux côtés, hommes et chefs faisaient défaut. La politique d'alors obéissait tout entière à l'influence déplorable des coteries. Non que ce fût là chose nouvelle : qui dit état aristocratique, dit aussi familles et coteries exclusives : à Rome, leur prépondérance était séculaire. Mais ce ne fut qu'au temps où nous sommes qu'on les vit tout-puissantes; et c'est vers le même temps aussi (690), que pour la première fois leur empire se mesure et se constate

Absence de chefs.

Les coteries.

64 av. J.-C.



par les lois mêmes destinées à les refréner. Tous les personnages notables, populaires aussi bien qu'oligarques purs, se coalisent en *Hétairies*; et quant à la masse des citoyens, j'entends ceux qui prennent régulièrement part aux affaires politiques, ils s'organisent, eux aussi, dans les circonscriptions votantes, en confréries closes et presque militaires, lesquelles ont leurs chefs, leurs intermédiaires tout trouvés dans les *principaux* ou *scrutateurs* des *tribus* (*divisores tribuum*). Tout est vénal dans ces *clubs* politiques : le vote de l'électeur d'abord, puis celui du sénateur et celui du juge, et aussi le poing du tapageur des rues, avec le capitaine d'émeute qui le mène : entre les associations des grands et des petits, le tarif seul diffère. L'hétairie décide de l'élection : l'hétairie ordonne la mise en accusation : l'hétairie conduit la défense : elle gagne l'avocat de renom, conclut accord en cas de besoin avec l'entrepreneur d'acquittements, qui trafique en gros des voix des juges. L'hétairie a ses bandes, ses phalanges, avec lesquelles elle est maîtresse de la rue, et trop souvent de l'État lui-même. Tous ces excès se commettaient régulièrement et publiquement, pour ainsi dire ! Les hétairies avaient leur organisation plus achevée, plus suivie que telle et telle branche de l'administration publique : que si, comme il est d'usage entre fourbes bien élevés, on s'entendait sans mot dire sur toutes ces criminelles pratiques, nul cependant ne se cachait, et les meilleurs avocats osaient faire, haut et net, allusion à leurs relations avec les hétairies auxquelles leurs clients étaient affiliés. Un homme se rencontrait-il, par hasard, qui voulût rester pur, et pourtant prendre part à la vie publique, il n'était pour tous sûrement, comme Marcus Caton, qu'un *Don Quichotte* politique ! Les clubs, la guerre des clubs, ont remplacé les partis et leurs luttes : l'intrigue a supplanté le gouvernement. C'est alors qu'on rencontre un *Publius Cethegus*, personnage d'équivoque caractère, marianien des plus ardents d'abord, puis transfuge reçu à grâce par Sylla

Céthégus.

(V, p. 327) : il joue au temps actuel l'un des rôles les plus importants : porteur de paroles et médiateur habile, il s'agitte entre les fractions diverses du Sénat ; il a la clef de tous les secrets, de toutes les cabales politiques ; et parfois, c'est sur un mot de *Præcia*, sa maîtresse, que se décide la nomination aux hautes charges dans l'État. Pour en venir jusque là, il fallait bien que dans les rangs des hommes d'action il n'y en eût aucun qui dépassât la ligne commune. Vienne un talent exceptionnel, et aussitôt il balayera comme toiles d'araignées toutes ces misérables factions : mais encore une fois, en fait de capacités politiques ou militaires, il n'y a à Rome que disette désastreuse. De l'ancienne génération, les guerres civiles n'avaient laissé debout qu'un seul homme marquant, le vieux Lucius Philippus (le consul de 663) : sage et d'habile faconde, jadis tenant aux populaires (V, p. 88), plus tard le chef du parti capitaliste ameuté contre le Sénat (V, p. 489), et l'intime affidé des marianiens (V, p. 349), puis rentré assez à temps dans le camp de l'oligarchie victorieuse pour y recueillir reconnaissance et profit (V, 327), il avait surnagé dans le conflit des partis. Aux hommes de la génération qui avait suivi appartenaient les sommités de la pure aristocratie : Quintus Métellus Pius (consul en 674), le compagnon de dangers et de victoires de Sylla : Quintus Lutatius Catulus, le consul de l'année de sa mort (676), et le fils du vainqueur de Verceil ; et deux jeunes capitaines, les frères *Lucius* et *Marcus Lucullus*, qui s'étaient distingués sous Sylla, le premier en Asie, le second en Italie. Je passe sous silence d'autres *optimates*, et *Quintus Hortensius* (640-704), important comme avocat seulement ; et *Decimus Junius Brutus* (consul en 677), et *Marcus Æmilius Lepidus Livianus* (consul aussi en 677) : pures nullités, n'ayant rien pour elles qu'un nom sonore et aristocratique. Les quatre personnages nommés plus haut ne s'élevaient guère non plus au-dessus de la moyenne des hommes de la faction nobiliaire. Catulus était, comme son père, un

Philippus.  
91 av. J.-C.

80.

78.

Métellus,  
Catulus  
et les Lucullus.

114-50.

77.

77.



79 av. J.-C.

homme poli, un honnête aristocrate, mais sans grand talent, sans talent militaire, surtout. Métellus, personnellement, méritait l'estime par son caractère; il était de plus bon capitaine et soldat éprouvé: au sortir de son consulat, en 675, alors que les Lusitaniens, unis aux émigrés romains à la suite de Quintus Sertorius, venaient de relever la tête (*V. infra*), il avait été envoyé en Espagne, non point tant à cause de ses relations d'étroite parenté ou de corporation avec le régent, qu'à cause de son mérite hautement reconnu. C'étaient aussi deux bons officiers que les deux Lucullus: l'aîné surtout, Lucius, à un talent militaire très-réel, joignait la culture littéraire la plus soignée et tous les goûts de l'écrivain: comme homme, il avait le sens de l'honneur. Mais sur le terrain de la politique, ces coryphées de l'aristocratie se montraient sans vigueur, à courtes vues, médiocres presque autant que le commun des sénateurs. Braves et utiles en face de l'ennemi du dehors, ils n'étaient ni disposés à se jeter dans le mouvement politique, ni capables de prendre en main le gouvernement et de conduire sûrement le vaisseau de l'État sur cette mer agitée des intrigues et des factions. Mettant toute leur sagesse dans l'orthodoxie de leur croyance oligarchique et dans sa panacée, ils haïssaient cordialement la démagogie: ils la maudissaient hardiment comme toute force qui ose s'émanciper elle-même. Il suffisait de peu de chose, d'ailleurs, à leur très-mince ambition. Non qu'il faille croire, non plus qu'à tant d'autres historiettes dont sont remplis les livres, à tout ce qu'on raconte du séjour de Métellus en Espagne, à ses sottes faiblesses pour la rude lyre des poètes à gages du pays, à ces libations de vin offertes, à cet encens brûlé sur son passage comme devant un Dieu, à ces *Victoires* planant sur sa tête, lorsqu'il était à table, et le couronnant de lauriers au bruit du tonnerre! Vrais ou faux, tous ces bavardages ne peignent-ils pas au vif les glorioles vaniteuses où se complaisaient les *Épigones* dégénérés des vieilles grandes races? Les meilleurs d'entre

eux s'estimaient satisfaits quand ils avaient conquis, non la puissance et l'influence, mais le consulat ou le triomphe, et un siège d'honneur dans la Curie: quand sonnait l'heure de l'ambition honnête et sérieuse, quand ils auraient dû venir en aide à la patrie, à leur parti, ils se retiraient de la scène politique et allaient croupir dans leur luxe princier. Que dire de ces hommes, que dire des Métellus et des Lucius Lucullus, quand on les voit jusque dans les camps où ils commandent, bien moins soucieux de reculer les frontières de l'empire, et de soumettre à Rome les rois et les peuples, qu'affairés à compléter les longues listes du gibier, des oiseaux fins et du dessert d'un gastronome romain, et d'y faire entrer les délicatesses nouvelles importées d'Asie-Mineure et d'Afrique? Que dire, quand on les voit user la meilleure part de leur vie dans les loisirs plus ou moins intelligents de leur retraite? Que sont devenues ces traditions de savoir-faire et de renoncement individuel, assises solides du régime oligarchique? L'aristocratie romaine une première fois tombée et artificiellement restaurée les a perdues sans retour. Au lieu du patriotisme, l'esprit de coterie: au lieu de l'ambition, la vanité: au lieu de l'esprit de suite, l'étroussure des vues. Aux mains de gardiens meilleurs, tels que les hommes du collège des cardinaux de la Rome catholique, ou du collège vénitien des *Dix*, la constitution de Sylla n'eût pas sitôt fléchi peut-être sous les coups de l'opposition: à tout le moins, il y eût eu danger pour celle-ci, s'attaquant à de tels défenseurs.

Parmi les personnages qui n'étaient ni les partisans absolus, ni les ennemis avoués de la constitution de Sylla, nul n'attirait plus les regards de la foule que le jeune Gnaeus Pompée, âgé de 28 ans, à l'heure où l'ex-régent mourut (né le 29 septembre 648). Cette admiration de tous fut un mal et pour lui et pour ceux qui la ressentaient: elle était d'ailleurs naturelle. Sain de corps et d'esprit, gymnaste habile, disputant au simple soldat, alors que déjà il était officier supérieur, le prix du saut, de la course

Pompée.

106 av. J.-C.



et du disque, habile et fort cavalier, non moins habile à l'escrime, plein d'audace à la tête de ses volontaires; à cet âge où il n'avait encore ni l'entrée des grandes charges, ni celle du Sénat, il avait été salué *Imperator*, il avait eu le triomphe : l'opinion, derrière Sylla, lui avait assigné la première place; et le régent lui-même, moitié aveu, moitié ironie, lui avait laissé prendre le surnom de « *Grand!* » Par malheur, son génie n'allait point à la hauteur de son prodigieux succès. Il n'était certes ni méchant, ni incapable, il n'était qu'un homme ordinaire. La nature l'avait créé pour être un bon subalterne : les circonstances en avaient fait un général et un homme politique. En lui vous trouviez le militaire, le soldat intelligent, brave, expérimenté, excellent enfin, sans l'étincelle d'une vocation plus haute : général d'armée, sur le champ de bataille et partout ailleurs, du reste, il n'en venait à l'action qu'avec une prudence extrême, et touchant presque à la pusillanimité. Il ne voulait frapper le coup décisif que quand il avait la conscience de la plus écrasante supériorité. Son éducation avait été celle de tous les Romains de son siècle. Foncièrement homme d'épée, il ne marchanda aux rhéteurs quand il vint à Rhodes, ni son tribut d'admiration, ni ses dons. Il avait la probité du riche, sachant bien mener son train de maison à l'aide de sa grande fortune, héritée ou acquise : il ne dédaignait point de faire de l'argent selon les méthodes en usage parmi les sénateurs : mais froid par tempéramment, et aussi trop opulent, il n'allait pas s'embarquer dans les spéculations dangereuses, et assumer la responsabilité des gros scandales. Son renom de probité et de désintéressement, renom mérité d'ailleurs à en juger relativement, il le dut aux vices en vogue chez ses contemporains plus encore qu'à sa vertu personnelle. C'était chose presque proverbiale que « l'honnête visage de Pompée; » et même après sa mort, on vantait la sagesse et la dignité de ses mœurs. En réalité, il fut bon voisin; il ne s'adonna point à ces pratiques révoltantes des grands

de Rome, qui agrandissaient leurs domaines à coups de ventes extorquées par la violence, ou à l'aide de pires crimes commis envers les petits possesseurs limitrophes : dans son intérieur, il se montra bon mari et bon père : disons enfin à son honneur que quand il traîna dans ses triomphes des rois et des généraux captifs, il ne les fit point ensuite mettre à mort, suivant la barbare coutume de ses prédécesseurs<sup>1</sup>. Mais dès que Sylla avait parlé, Sylla, son seigneur et son maître, aussitôt il se séparait d'une épouse aimée, dont le crime était d'appartenir à une famille tombée en disgrâce : que Sylla clignât de l'œil, et le héros faisait de grand sang-froid massacrer sous ses yeux les hommes qui dans les temps difficiles avaient marché à ses côtés (V, p. 342). Non qu'il fût cruel, comme on le lui reprocha, mais, ce qui est pis, il était froid, insensible, sans passion pour le bien ni pour le mal. Si dans la mêlée il regardait intrépidement l'ennemi en face, on le vit, dans la vie civile, pusillanime et rougissant pour un rien, ne parlant en public qu'avec embarras, anguleux surtout, empesé et gauche dans les relations du monde. Avec toutes ses hauteurs jalouses, ainsi qu'il en va souvent de ceux qui font parade de leur indépendance, il ne fut qu'un instrument docile dans la main de quiconque savait le prendre; il fut mené par ses affranchis et ses clients, alors qu'il ne craignait point d'avoir à leur obéir. Bref, il n'était point fait pour un rôle d'homme d'État. Incertitude du but, indécision dans le choix de ses moyens, étroitesse des vues dans les petites ou les grandes circonstances, que de causes de faiblesse! Il restait là, perplexe, déguisant son irrésolution et son trouble sous le manteau solennel du silence, et quand il voulait jouer au fin, il se dupait lui-même en croyant tromper les autres. Sa situation militaire, ses relations dans la province, presque sans

<sup>1</sup> [Et comme firent César pour Vercingétorix (*infra*, ch. VII), et d'autres encore après César.]



qu'il y travaillât, lui valurent un parti considérable, dévoué à sa personne, et propre à l'accomplissement des plus grandes choses. Mais sous aucun rapport il ne sut jamais ni réunir ni conduire un parti; et si la réunion se fit un jour, il n'y fut pour rien, les circonstances seules y pesant de leur poids. En ceci, comme ailleurs, il me rappelle Marius, Marius, le rude paysan, passionné et sensuel, insupportable au même degré que cette raide et ennuyeuse contrefaçon du grand homme. Dans la politique, la situation de Pompée était fautive à l'excès. Officier de l'armée de Sylla, son devoir voulait qu'il luttât pour la constitution restaurée : il n'en arriva pas moins à faire à Sylla une opposition personnelle, à Sylla et à tout le régime sénatorial. Aux yeux de l'aristocratie, la famille des Pompéiens, inscrite il y a quelque soixante ans, pour la première fois, dans les fastes consulaires, n'est point encore pleinement acceptée : le père de Gnæus, en face du Sénat, avait joué un rôle odieux, équivoque (V, pp. 253, 314) ; et Pompée, lui-même, ne l'avons-nous pas vu un jour dans les rangs des Cinnaniens (V, p. 327) ? On se taisait sur de tels souvenirs, mais ils ne s'effaçaient pas. La haute fortune conquise par Pompée sous Sylla, en même temps qu'elle le rattachait au-dehors à la faction aristocratique, lui suscitait au-dedans avec elle des antipathies non moins réelles. Il avait la tête faible; et porté vite et sans peine aux sommets de la gloire, il fut aussitôt pris de vertige. Comme s'il eût voulu bafouer sa propre et prosaïque figure, il osa la mettre en parallèle avec celle du plus noble et du plus poétique des héros : on le vit se comparer avec Alexandre le Grand : à Pompée seul, à l'entendre, il eût été mésestimé de ne faire que compter parmi les cinq cents sénateurs de Rome. Et pourtant nul plus que lui n'eût mieux convenu au rôle de simple membre de l'assemblée dirigeante sous un pur régime d'aristocratie. Que s'il eût vécu deux cents ans plutôt, la dignité de son extérieur, son formalisme solennel, sa bravoure individuelle, la probité de sa vie privée, tout

chez lui, tout, jusqu'au défaut d'initiative, lui aurait assuré peut-être une honorable place à côté des Quintus Maximus, et des Publius Decius; et sa médiocrité même, la vraie vertu de l'*optimatus* romain, n'a pas peu contribué à l'affinité élective qui s'établit un jour entre lui et la masse du peuple et du Sénat. Dans son siècle enfin, un rôle net et important lui était destiné encore, s'il avait su se contenter de n'être que le général du Sénat : là était sa vraie destinée ! Mais son ambition allait plus loin; et il tomba de chute en chute, pour avoir voulu au-delà de ce qu'il pouvait. Ne rêvant qu'à monter sur un piédestal, il l'eut un jour devant lui, sans oser le gravir; et sa rancune fut amère et profonde, quand les hommes et les lois ne se courbèrent point à merci devant lui. On ne l'en vit pas moins partout affichant une modestie qui n'était point simplement d'emprunt, simple citoyen parmi des milliers d'égaux, et tremblant à la seule pensée d'une démarche contraire à la constitution. Ainsi toujours en froid avec l'oligarchie, et toujours son humble serviteur, torturé sans cesse par une ambition qui s'épouvantait de ses propres visées, Pompée était condamné par avance aux contradictions continues et intérieures d'une vie sans joie, laborieusement et inutilement agitée.

Pas plus que Pompée, on ne saurait classer Crassus parmi les adhérents purs de l'oligarchie. Il est aussi l'une des plus caractéristiques figures du siècle. Comme Pompée, dont il était l'aîné de quelques années, il appartenait au monde de la haute aristocratie romaine : il avait reçu l'éducation habituelle à sa caste; et comme Pompée enfin, il avait, sous Sylla, combattu, non sans distinction, dans la guerre d'Italie. Du côté des dons de l'esprit, de la culture littéraire et des talents militaires, il restait loin en arrière de beaucoup de ses pareils : il les dépassait par son activité infatigable, par son ardeur opiniâtre à vouloir tout posséder, et marquer en tout. Il se jeta à corps perdu dans les spéculations. Des achats de terre pendant la révolution

Crassus.